



## Darjeeling

*Daniel Charneux*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE





## **Darjeeling**

*Daniel Charneux*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE



**L**a ville. La grande ville où les tours se baignent dans le fleuve, le soir, quand s'allument les étoiles sur les écrans du ciel, comme le mot « FIN » dans les vieux films.

Fin...

Et si toute fin n'était que l'autre face d'un début ? Ce début où je plonge quand je me sens trop seule, quand la fatigue m'envahit, et que m'appellent les lieux de l'enfance...

\*

\*\*

Par la fenêtre de ma chambre, je distinguais le chat énigmatique sur le lilas fané, tandis que sur la corniche de la grange voisine s'étiraient des brochettes d'étourneaux et que le soir sentait déjà la pluie. Je grimpais dans le saule, ou dans le noyer voisin, plus haut, et j'y paressais comme le chat, à me rêver sept vies, six brèves, une longue. Six vies brouillons pour préparer la propre. Au creux du vieux cerisier, un jour, un merle avait bâti son nid. Un merle noir comme les cerises noires, juteuses, sucrées, qui tachaient les doigts, les lèvres, les T-shirts. Morsures irréparables sur le tissu blanc. L'encre noire des cerises écrivait sur le coton le journal des vacances chez grand-maman.

Dans le grenier, des piles de livres, des caisses de vieux cahiers, des boîtes de bleu à lessiver, des grands-parents à moustache et crinoline dans des cadres vieillots, des lampes en laiton, des pièges à oiseaux couverts d'une poudre de rouille : deux arcs de fil de fer, un ressort. Les fines pattes brisées, un peu de sang peut-être – quelques gouttes du sang d'un rouge-gorge sur la neige. Et puis des cartes postales, et des boîtes à cigares pleines de vieilles lettres, de souvenirs de communion, de cartes de visite déposées aux enterrements.

Le jardin, c'était le grenier des beaux jours. Deux pêchers, des couches à semis couvertes de vieux châssis – vitres carrées, peinture blanche écaillée.

Le mur de briques couvert de grosses tuiles, la haie de troènes, le céleri perpétuel planté par l'arrière-grand-père, et les asters, les astres mauves à cœur doré où butinaient les papillons – vanesses, machaons, et les grands paons de jour.

L'étang pas plus grand qu'une flaque, la balançoire, le colombier de bois, le petit banc. Et le tas où pourrissaient les épluchures. Des clapiers, des lapins – les jeunes nus et roses, parfois dévorés par la mère. L'odeur âcre du buis, et la grille du fond, aux pointes dangereuses, qu'il fallait franchir prudemment pour courir vers le ruisseau.

J'étais née un 22 novembre, fête de la musique, et mes parents m'avaient appelée Cécile, comme la sainte de ce jour-là, et comme la cantatrice Cecilia Bartoli, que mon père adorait. J'avais grandi avec des airs d'opéra plein la tête, *La Traviata*, *Tosca*, *La Forza del Destino*...

J'avais étudié le latin, le grec et j'envisageais des études d'histoire, ou de langues classiques. J'avais gravé à l'encre de Chine, à même le mur de ma chambre, sous l'horloge en forme de pomme, cette devise un peu pompeuse : « *Vulnerant omnes, ultima necat* »...

Le bonheur, pour moi, c'était de m'éveiller le matin dans un bon lit et de me dire qu'une nouvelle et bonne journée s'annonçait à l'horizon. Je me levais, me pressais un jus d'orange, et je me répétais que la pire des misères est de ne plus avoir envie de vivre. J'ouvrais au hasard un recueil de poèmes, je tombais sur deux vers de Charles Van Lerberghe :

En toutes choses la même vie coule  
Et nous rêvons le même rêve.

Après tout, étais-je si sûre de vivre ma première vie ? Et si c'était déjà la vraie, la septième, longue et courte comme toutes les vies ? Une coccinelle se posait sur une orchidée piquée dans le soliflore qui ornait la cheminée, pénétrait dans le calice, se saoulait de suc puis ressortait, titubante, un seul point noir au centre de chaque aile. L'orchidée mourrait dans les prochains jours, elle était déjà morte, à tout le moins en sursis, alimentée, aux soins palliatifs, par des perfusions d'eau et d'engrais. La coccinelle lui survivrait trois jours ou trois semaines. Quelle était l'espérance de vie



d'une coccinelle ? Et partout sur la terre, des enfants mouraient chaque jour sans eau, sans engrais, sans ailes. Je sortais dans le jardin, cueillais un trèfle à quatre feuilles que je glissais entre les pages de mon livre. Ailleurs, la terre craquelée de sécheresse n'accueillait pas un seul brin d'herbe.

Après mes études secondaires, j'ai pris une année sabbatique avant d'entrer à la Faculté : histoire, lettres anciennes, j'hésitais encore. J'étais parmi les plus jeunes de ma classe. Et j'ai pris l'avion pour l'Inde, munie des recommandations de mes parents et de la bénédiction de grand-maman.

\*

\*\*

J'ai débarqué à Calcutta, où la misère hantait les rues. Un troupeau d'enfants aux yeux fiévreux m'a entourée, quémandant une aumône, pendant que je rejoignais le bus qui devait me conduire à la gare, destination Darjeeling. La plupart des touristes restaient de glace, disant qu'il valait mieux ne rien donner, sinon il faudrait offrir à tous, ils seraient insatiables. Mais j'ai ouvert mon porte-monnaie, distribué mes piécettes. Les autres s'étaient bientôt égaillés, voyant ma bourse vide, mais une toute petite tendait encore la main, pieds nus, cheveux emmêlés, m'observant d'un seul œil, l'autre fermé comme par une taie. Elle me fixait de cet unique œil noir et elle attendait, le bras dressé vers moi qui n'avais plus rien à donner. C'est alors que j'ai songé à la poupée de chiffons que j'avais emportée avec moi, cette Capucine à robe rose, à coiffe de dentelle blanche qui m'avait toujours servi d'amulette et, d'une impulsion, sans réfléchir à ce que je faisais, je l'ai sortie de ma poche, l'ai déposée entre les mains de la petite Indienne qui l'a collée contre son corps et, rapidement, pour être sûre de ne pas le regretter, de ne pas revenir en arrière, je me suis éloignée dans la cohue.

À l'arrêt du bus, une femme m'a regardée fixement pendant plusieurs secondes. Ses cheveux étaient teints d'une sorte de henné qui leur donnait un aspect presque blond, de ce blond roux que l'on dit vénitien. Au front, le cercle solaire du troisième œil. Elle portait un sari éclatant, rouge garance, surmonté d'un ample foulard de soie bleue à doublure verte. Tout à coup,



elle m'a saisi la main et m'a dit dans un anglais très pur : « It was beautiful ! » Je l'ai dévisagée avec étonnement, sans chercher à dégager ma main, qu'elle ouvrait à présent comme pour y lire quelque chose, répétant : « Your headstock was beautiful ! »

Alors elle s'est mise à proférer des paroles étranges, comme si elle ne voyait plus ma main, comme si son regard était tourné vers l'intérieur. Elle disait que l'or appelle l'argent, que rien jamais ne naît ni ne meurt, que l'ange sans cesse verse l'eau qui apaise les maux, que je pouvais être cet ange, apporter la bonté aux hommes comme aux femmes, que mon âme était pure de tout ce qui trouble communément les êtres, que j'étais capable de ce détachement qui rend possible les miracles. C'est alors qu'elle posa le pouce de sa main libre au milieu de mon front, puis s'agenouilla, me baisa les mains avant de se relever, de se réveiller semblait-il, de me quitter l'air un peu confuse et de se fondre dans la foule.

Je me suis secouée d'une sorte de torpeur, mon front brûlait. J'avais perdu beaucoup de temps. J'ai attrapé le bus. Peu après Siliguri, j'ai pris un petit tortillard qui roulait sur une voie étroite, tout près de la paroi rocheuse. Le train s'est arrêté à plusieurs reprises pour recharger la locomotive en charbon et en eau. Malgré la beauté du paysage montagneux, je me suis endormie. J'ai rêvé que mon professeur de latin me disait : « Certains n'ont qu'un œil, certains en ont trois, tu as la chance d'en avoir deux. Regarde de tes deux yeux. Regarde ! »

Après neuf heures d'un voyage qui m'avait fait traverser et l'espace et le temps, le contrôleur me secouait : nous étions à Darjeeling.

\*

\*\*

Ma famille d'accueil m'attendait sur le quai de la gare.

Depuis trois générations, les hommes portaient un prénom anglais par souci d'occidentalisation, de modernisation, de progrès. Celui-ci s'appelait Ulysses. Bien qu'âgé d'une trentaine d'années, il régnait sur un empire dont la richesse était fondée sur l'or vert : le thé. Il me montrait fièrement les collines environnant





la propriété, une bâtisse blanche de l'époque coloniale :  
« Toutes m'appartiennent ! Toutes seront à Rajiv ! »

Rajiv, son fils unique, un gros enfant d'un peu plus d'un an qui commençait à marcher, minuscule jeans, pull jacquard, baskets Nike et casquette de baseball, aurait pu être né à Houston ou en Californie. Mais il était sorti du ventre de Padma, qui souriait de toutes ses dents sur la photo trônant au milieu du séjour, à côté de son mari à lunettes qui arborait fièrement le rejeton, l'héritier. Quand j'ai demandé pourquoi il ne portait pas, lui aussi, un prénom anglais, Ulysses me répondit que la mode avait changé. « Et puis, nous ne pouvions tout de même pas l'appeler Télémaque ! » ajouta-t-il en éclatant de rire.

Ulysses était presque toujours en voyage d'affaires, sillonnant le monde pour vendre ses thés d'exception. Padma gérait les comptes et attendait son grand homme, Pénélope patiente. Quand il rentrait, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre et, pour célébrer les retrouvailles, s'adonnaient à la cérémonie du thé. Et moi, je gardais Rajiv, avec qui je faisais de longues promenades entre les théiers parfois centenaires qui moutonnaient à perte de vue et parmi lesquels s'affairaient les cueilleuses.

\*

\*\*

Vers la fin de mon séjour, Ulysses a pu prendre une semaine de congé. Comme c'était la période creuse pour la cueillette et que tous les stocks avaient été vendus, il nous a emmenés à Puri, un paradis de sable blanc, comme disent les agences.

Ulysses et Padma sont partis se baigner, et moi je gardais Rajiv. Ce château, qui l'avait construit ? Quels enfants avaient échafaudé cet édifice ? Avec leurs petites pelles, ils avaient même creusé des douves, reliées à la mer par un étroit chenal. Pendant que Rajiv, qui avait à présent près de deux ans, explorait le palais éphémère, je me suis assise sur le sable chaud avec le *Shin Jin Mei* de Maître Sosan, trouvé chez mes hôtes qui, quand leurs occupations leur en laissaient le loisir, se ressourçaient dans le bouddhisme zen. Le poème 44 retint longuement mon attention :

*Comme un rêve, un fantôme, une fleur de vacuité,  
Ainsi est notre vie.*

*Pourquoi devrions-nous souffrir  
Pour saisir cette illusion ?*

J'ai relevé la tête, regardé vers le château.  
J'ai appelé : « Rajiv ? »

J'ai laissé tomber le livre, je me suis précipitée.  
Les murets du château fort avaient tout au plus  
cinquante centimètres de haut : pas de Rajiv. Peut-être  
était-il assis ? J'ai fait le tour.

L'enfant était étendu de tout son long dans l'eau  
des douves. Vingt centimètres, vingt-cinq à peine.  
Mais il avait la tête entièrement immergée, et il ne  
remuait pas. Je l'ai tiré de l'eau, l'ai étendu sur le dos,  
à même le sable. Personne autour de moi, personne  
pour m'aider. J'ai tâtonné, cherché le poulx. Rien.  
Pas plus de vie apparente que dans une poupée de  
chiffon. Alors, je me suis souvenue des leçons de  
secourisme de l'école primaire, je me suis rappelé  
les gestes qui sauvent. J'appuyais sur la cage  
thoracique de Rajiv pour le forcer à expirer, puis,  
alternativement, j'appliquais ma bouche sur la sienne  
et lui insufflais l'air que j'avais inspiré, longuement,  
comme on verserait de l'eau d'un vase d'argent à un  
vase d'or. Et je me disais que rien jamais ne naît ni ne  
meurt, que l'air indien que j'avais respiré pouvait servir  
à deux êtres et pas à un seul, que je pouvais verser  
la vie dans l'urne dorée de ce petit corps, que mon  
âme était pure de tout ce qui trouble communément  
les êtres, que, si j'avais donné ma poupée à la petite  
fille qui ne voyait que d'un œil, j'étais capable de  
ce détachement qui rend possibles les miracles.  
Et j'insufflais la vie dans le corps de Rajiv, et mon front  
brûlait. Et puis, il s'est mis à remuer, il a pleuré comme  
un enfant qui naît, j'ai vu ses parents accourir, et  
j'ai tourné de l'œil.

Hyperventilation. J'avais fait un malaise par  
hyperventilation. Une minute plus tard, j'étais ranimée,  
Rajiv consolé dans les bras de sa mère. Tous les examens  
réalisés le lendemain conclurent qu'il ne souffrirait  
d'aucune séquelle. Un miracle.

À la rentrée, je me suis inscrite en médecine.  
Et les années ont passé.

\*

\*\*

Une coccinelle s'est posée sur ma table, et je me suis souvenue d'une chanson de mon enfance :

*Coccinelle demoiselle bête à Bon Dieu  
Coccinelle demoiselle vole jusqu'aux cieux  
Petit point rouge elle bouge  
Petit point blanc elle attend  
Petit point noir coccinelle au revoir.*

Et je me suis préparé un thé. Un Darjeeling. Depuis l'épisode du château de sable, je reçois chaque semaine une boîte du meilleur cru. Je me suis approchée de la fenêtre de l'appartement, j'ai porté à mes lèvres le liquide brûlant, amer et fort, et j'ai regardé la ville. Calcutta, la ville où des milliers d'enfants ont besoin d'un médecin. Ce médecin sans frontières que je suis devenue. Calcutta, la grande ville où les tours se baignent dans le fleuve, le soir, quand s'allument les étoiles sur les écrans du ciel, comme le mot « FIN » dans les vieux films.

La fin qui n'est jamais que l'autre face d'un début...

Copyright : Daniel Charneux

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole  
Ministère de la Communauté française

Editeur responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre  
Ministère de la Communauté française-  
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles  
[www.lettresetlivre.cfwb.be](http://www.lettresetlivre.cfwb.be)

Ce texte est publié grâce à :  
L'Administration Générale de l'Enseignement  
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française  
[www.enseignement.be](http://www.enseignement.be)



Découvert en 2001 avec *Une semaine de vacance*, Daniel Charneux construit patiemment une œuvre romanesque marquée au sceau de l'exigence. En 2008, *Nuage et eau* l'a mené jusqu'aux portes du prix Rossel.



© Daniel Charneux

**Du même auteur :**

*Une semaine de vacance*, roman, Luc Pire, 2001

*Recyclages*, roman, Luc Pire, 2002

*Norma*, roman, Luce Wilquin, 2006

*Nuage et eau*, roman, Luce Wilquin, 2008

*Maman Jeanne*, roman, Luce Wilquin, 2009

